

**France Observateur, 13 octobre 1960, n° 545, p. 19.**

**Guy Dumur**

**Malraux ou la condition ministérielle**

Qu'on le veuille ou non, tout se passe comme si André Malraux, membre du gouvernement, approuvait ou, tout au moins, couvrait les singulières mesures prises récemment contre des écrivains, des cinéastes, des comédiens, etc. Guy Dumur rafraîchit la mémoire de l'auteur de *La Condition humaine*.

Il y a moins d'un an, la Compagnie Renaud-Barrault donnait sa première représentation au Théâtre de l'Odéon, rebaptisé Théâtre de France, en présence du gouvernement au grand complet et des personnes les plus décorées de Paris. Dans la loge qui faisait face à celle du général de Gaulle, André Malraux, ministre des Affaires culturelles, ne pouvait cacher sa satisfaction à la pensée que cette représentation de *Tête d'Or*, première pièce de Paul Claudel, qui avait attendu plus de soixante ans pour être jouée, était son œuvre. Très pâle, Malraux ressemblait à Bonaparte, Premier Consul. Son visage et son corps, habituellement fébriles, paraissaient apaisés. Plus ministre que nature, il promenait son regard sombre dans une salle où régnait un ennui à peine poli. De tous ces officiels, sans doute était-il le seul à comprendre ce drame de la puissance et de la vanité de la puissance, écrit par un jeune homme de vingt ans, tout inspiré de Rimbaud.

Cette séance mémorable ne pourrait plus avoir lieu. Ni André Masson, le décorateur, ni Alain Cuny, qui paraissait, ce soir-là, n'avoir vécu que pour jouer *Tête d'Or*, ni Laurent Terzieff, ni Pierre Boulez qui dirigeait la musique d'Honegger qu'il avait orchestrée, ne pourraient plus paraître sur la scène de l'Odéon. Ils ont été *interdits*.

## A cause de son passé

On sait pourquoi : on sait comment. Je ne puis croire, comme l'ont annoncé les journaux, qu'André Malraux se soit associé à ces mesures. Je ne puis croire qu'il pense, comme le Premier ministre, que ces écrivains et ces artistes n'ont agi que poussés par la soif de la publicité, ni qu'ils sont «une petite équipe de rêveurs». Je ne puis croire qu'il accepte sans broncher que les «intellectuels» soient injuriés dans les discours officiels, que ce terme même soit devenu une injure. J'irai plus loin : je ne puis croire qu'André Malraux, s'il ne les approuve pas, ne se sente responsable des signataires de ce manifeste...

Pourquoi Malraux et non pas tel ou tel ministre ? Chacun connaît la réponse : à cause de son passé. Non pas son passé de combattant des Brigades Internationales, de Résistant ou de militant gaulliste, mais celui de son œuvre, toujours lue, toujours présente, dont la signification, si complexe soit-elle, ne peut être éludée. Ses romans, ne l'oublions pas, demeurent parmi les très rares œuvres de l'avant-guerre, qui éclairent le présent. Les jeunes gens qui les lisent aujourd'hui peuvent, à chaque page, y trouver des raisons de révolte, qui les amèneront à signer des manifestes, et les conduiront, entre deux gendarmes, devant les tribunaux. Lorsque Francis Jeanson créa, aux éditions du Seuil, sa collection des «Ecrivains de toujours», André Malraux fut un des tout premiers auteurs à y être étudié...

Peu d'écrivains sont aussi actuels, ai-je dit. Mais pour des raisons contraires à la politique du gouvernement actuel. La guerre d'Algérie à nos portes ressuscite, dans les rangs du F.L.N., les combats des *Conquérants* et de *La Condition humaine*. Les portraits de terroristes tels que Hong («*Il est peu d'adversaires*, disait de lui Garine, *que je comprenne mieux que lui*»), que Tchen pourraient être ceux des fellaghas. Les prisons et les tortures, les luttes révolutionnaires contre le colonialisme, le pouvoir militaire et le fascisme, tout exalte, dans les principaux romans de Malraux, la lutte des opprimés pour leur liberté et leur dignité. Les marxistes – Trotsky en tête – ont pu lui reprocher sa conception trop romantique, trop nietzschéenne de la Révolution, comme on peut lui reprocher, au nom de je ne sais quel réalisme, d'avoir imposé à son univers romanesque une vision unilatérale. («*Je ne crois pas vrai*, écrivait Malraux en marge du livre que lui

consacrait Gaëtan Picon<sup>1</sup>, *que le romancier doive créer des personnages : il doit créer un monde cohérent et particulier, comme tout autre artiste.*»). Il n'empêche que ce monde «cohérent et particulier» est celui de l'aventure («*L'aventurier [...] est opposé à la société dans la mesure où celle-ci est la forme de la vie; il s'oppose moins à ses conventions rationnelles qu'à sa nature*»)<sup>2</sup> et celui de la Révolution, c'est-à-dire les manifestations les plus violentes de la révolte individuelle et collective.

### **Toujours dans le même sens**

S'il ne s'agissait pas de romans... Mais Malraux n'est pas Simenon. Aucun commentateur ne s'y est trompé : André Malraux a conçu son œuvre de telle sorte que l'on est obligé de confondre les luttes et les interrogations de ses personnages avec les siennes. C'est de sa propre légende que son œuvre tire son pouvoir de fascination. C'est André Malraux que cherche le lecteur à travers Claude Vannec ou Perken, Garine ou Kyo, Gisors, Magnin ou Vincent Berger. A une exception près, il a vécu dans les mêmes lieux, combattu pour les mêmes causes. Lui-même autant que ses personnages créés à sa ressemblance idéale («héroïcisée») nous engagent à agir, à mettre en question les formes de vie et les injustices qu'ils ont combattues dans des circonstances communes.

C'est pour se trouver eux-mêmes, mais aussi pour accéder aux formes les plus imprenables de la liberté, que Garine déserte en 1915 de la Légion étrangère : il ne veut pas être un «nettoyeur de tranchées», que le vieux Gisors est chassé de l'Université où il enseigne, que l'Italien Scali se bat contre ses compatriotes engagés en bloc du côté de Franco, que Vincent Berger – sorte d'anti-Lawrence – préfère servir Enver Pacha, après avoir quitté le front russe où viennent d'être expérimentés les premiers gaz asphyxiants... Il n'est pas un personnage auquel Malraux accorde sa préférence qui ne choisisse, pour des raisons individuelles ou politiques, ses amis et ses ennemis, dans une

---

<sup>1</sup> *Malraux par lui-même* (Ed. du Seuil).

<sup>2</sup> *Malraux par lui-même* (Ed. du Seuil).

action qui ne coïncide jamais avec les morales ou les gouvernements auxquels nous sommes obligés de nous soumettre.

Cependant, cette lutte va toujours dans le même sens. Un écrivain aujourd'hui poursuivi, Maurice Blanchot, l'avait noté : «*Que (Malraux) ne crée rien d'autre que son univers, soit, mais le mouvement de cet univers intérieur coïncide avec celui de l'histoire et, de la sorte, il crée aussi l'histoire, c'est-à-dire le sens de l'histoire*». Les angoisses métaphysiques, les réflexions sur la vie et la mort, la hantise d'un héroïsme toujours obscur et de la souffrance imposée par les hommes ne peuvent faire oublier que Malraux et ses personnages ont lié leur destin à des Révolutions contre le fascisme. C'est contre Tchang Kaï-Chek que luttent les personnages de *La Condition humaine*, contre Franco, ceux de *L'Espoir*. «*En combattant avec les républicains et les communistes espagnols, écrivait-il encore en 1953<sup>3</sup>, nous défendions des valeurs que nous tenions (que je tiens) pour universelles*». Et il faut beaucoup de mauvaise foi pour ne pas voir la place qu'occupent, dans les deux livres que je viens de citer, la misère du peuple chinois, celle du peuple espagnol et les systèmes qui les oppriment...

Est-il utile enfin de rappeler, en une période où quelques-uns des meilleurs écrivains de ce temps ont à rendre compte de leur pensée et de leur action devant la police, à l'heure où le Premier ministre et une presse servile vouent les «intellectuels» à la vindicte publique, que l'œuvre d'André Malraux, de *La Tentation de l'Occident* aux *Voix du Silence*, autant par sa structure que par les personnages réels ou semi-imaginaires qu'elle met en scène, veut être la démonstration permanente de la primauté de «l'intellectuel» et de l'artiste dans le monde. Mieux encore : leur pouvoir créateur doit se confondre avec leur action. Dès les débuts de son œuvre, Malraux s'est efforcé de créer, selon ses propres mots, «*un type de héros en qui s'unissent la culture, la lucidité et l'aptitude à l'action*». Il affirme dans le dernier roman qu'il ait écrit (*Les Noyers de l'Altenburg*) : «*Je sais maintenant qu'un intellectuel n'est pas seulement celui à qui les livres sont nécessaires, mais tout homme dont une idée, si élémentaire soit-elle, engage et ordonne la vie*».

---

<sup>3</sup> *Malraux par lui-même* (Ed. du Seuil).

Quel membre du conseil des ministres lirait aujourd'hui sans frémir les pages de *L'Espoir*, qui ont trait à l'attitude d'Unamuno, devant qui le général Milan d'Astray s'était écrié : «A bas l'intelligence. Vive la mort»? Ces pages où Malraux parle de l'opposition d'Unamuno, d'abord franquiste, contre Franco, de Thomas Mann contre Hitler, de Gide contre Staline, de Ferrero contre Mussolini et qui se terminent par la phrase fameuse : «*Transformer en conscience une expérience aussi large que possible*».

On ne pourra plus croire à l'œuvre passée de Malraux si son attitude actuelle la renie. Les décisions arbitraires qui ont frappé les écrivains et les artistes peuvent être fait de ministres professionnels égarés par la peur ou par la haine : elles ne peuvent être assumées par l'auteur de *La Condition humaine*. Il paraît inconcevable qu'un écrivain comme lui ne veuille défendre des hommes qu'il a puissamment contribué à former. Sa présence dans un gouvernement qui est entré en guerre contre ses propres disciples n'a plus de raison d'être. S'il ne peut exprimer clairement les raisons d'une attitude dont l'ambiguïté ne peut servir d'autre cause que l'attrait d'un pouvoir illusoire, qu'il démissionne. Qu'il rejoigne ces opposants qui sont plus près de Malraux que Malraux ne l'est de lui-même.

Qu'il ne nous oblige pas à croire que c'est en vain qu'il écrivit, à dix ans de distance : «*Un homme est la somme de ses actes, de ce qu'il a fait, de ce qu'il peut faire*»<sup>4</sup>, et ceci, qui dans une perspective actuelle est encore plus grave : «*L'homme n'est pas ce qu'il cache, il est ce qu'il fait*»<sup>5</sup>

---

<sup>4</sup> *La Condition humaine*.

<sup>5</sup> *Les Noyers de l'Altenburg*.